

# Ces femmes brisées se requinquent dans la dignité



Au Havre, un foyer accueille les femmes victimes de violences. Souvent accompagnées de leurs enfants, elles y trouvent un hébergement d'urgence, la sécurité et une écoute de la part de professionnels. Pour apprendre à construire un projet et reprendre seule leur chemin.



Stéphane Geufroi

Au Havre, ce foyer accueille des femmes, parfois accompagnées d'enfants, qui ont besoin de soutien pour voguer vers une nouvelle vie.

Le Havre  
Envoyée spéciale.

## Dans la salle commune.

Le portable vibre sur la table. Un « numéro inconnu » est affiché à l'écran. « C'est lui. » Par « lui », Fatima (1) veut dire son mari. Cette quadra algérienne est arrivée au foyer, il y a quatre mois, à cause des coups. Mais pas seulement. « S'il ne me frappait pas avec ses mains, il me blessait avec ses paroles. » Elle attend le jugement du tribunal pour divorcer.

Sans travail, sans appartement, elle a été emmenée au SAUF (Service d'accueil d'urgence des femmes victimes de violences) du Havre par son frère, sur décision d'une assistante sociale.

Ici, elle est hébergée et s'est fait aider pour percevoir le RSA, entreprendre ses démarches de justice, régulariser ses papiers, rechercher un logement. « Les femmes qui viennent ici sont accueillies deux mois, le temps de mettre en place des solutions acceptables. Ensuite, on refait un point », explique Amar Slemani, le chef du service.

Fatima, qui ne voit plus « noir »,

aime passer son temps libre à lire et écrire en français. Le jour où elle a décidé de quitter son mari, elle a griffonné sur un petit carnet : « Je n'ai jamais imaginé que quelque chose comme ça pouvait m'arriver en France. »

Aujourd'hui, elle prévoit de reprendre une formation pour travailler dans la petite enfance.

## Dans le bureau d'Elodie Cador.

La coordinatrice du foyer fait un point avec Aurélie Trouillet, éducatrice de jeunes enfants. « J'ai appris que l'enfant de madame était circoncis. Il faudrait peut-être lui faire voir un pédiatre », s'interroge-t-elle. Aurélie s'inquiète, elle, de l'attitude de la mère, qui « ne respecte pas l'espace collectif ». Elle mangerait dans sa chambre.

Or, les pensionnaires ont l'obligation de cuisiner dans la salle commune, sur des heures de repas définies. Un cadre imposé à des femmes souvent fragilisées et en perte de repères.

Autre fait du jour, un avocat a appelé pour une plainte pour « coups et blessures » déposée par un homme

dont la femme est hébergée au foyer. « Elle a subi les violences de son mari pendant des années. Un jour, elle s'est rebellée. » Elodie conclut : « Ce serait bien qu'elle reste cette petite dame-là ! »

## Tournée des chambres.

Le matin, à 9 h 30, Elodie Cador frappe aux portes. « Il faut que les dames soient levées, habillées, qu'elles aient fait le ménage dans leur chambre. Et qu'elles soient prêtes pour faire leurs démarches. »

Dans la chambre Marilyn Monroe, quatre femmes vivent en colocation. Assise sur son lit, Aïcha a le nez fourré dans son agenda. Sa voisine est réfugiée sous la couette. « Il faut se lever », insiste Elodie. La troisième l'interpelle sur un problème de planning du ménage. Source de tensions. « Madame est enceinte donc c'est normal qu'elle en fasse moins », lui rappelle Elodie à propos d'Aïcha.

Chambre suivante, une jeune Congolaise accueillie en peignoir, les yeux à peine ouverts. Son bébé remue sur le lit. « On est un peu plus cool avec les jeunes mamans », sourit, conciliante, Elodie.

À une autre porte, un petit garçon de 3 ans ouvre, tout sourire. Sa mère s'active. « J'ai rendez-vous chez le kiné, je suis en retard ! »

## Pause clope.

« Je ne pensais pas pouvoir me faire des amies ici », partage Monique, 60 ans, alors qu'elle rigole, dehors, cigarette à la main, avec deux jeunes femmes. « Quand elles me racontent ce qu'elles ont vécu, je me dis qu'il y a pire que moi. » Des foyers d'urgence, elle en a pourtant connu plusieurs. « Je fais confiance trop vite. Je me casse les dents et le nez. »

Celui du Havre, Monique le fréquente depuis deux mois. Son dernier compagnon l'a mise à la porte, après un an de vie commune. « Je ne pensais pas qu'à mon âge, cela m'arriverait... » Mais elle a une bonne nouvelle. « J'ai un entretien d'embauche lundi pour être auxiliaire de vie », annonce-t-elle fièrement. Ça tombe bien, elle lâche en avoir « rase-le-bol » des enfants qui crient et du manque d'intimité. Son rêve : trouver une chambre meublée et avoir un chien. « Je préfère vivre avec un ani-

mal qu'avec un homme ! »

## Nouvelle arrivée.

La sonnette d'entrée retentit vers 14 h. Une jeune femme aux cheveux noirs, teint livide, grand sac en bandoulière, se présente derrière le portail automatique. Elle s'engouffre dans un bureau pour discuter avec Aurélie Trouillet, qui l'installe dans une chambre.

« Elle a reçu des menaces de mort. Elle était déjà venue en juin, l'an dernier, pour violences conjugales. Elle était repartie au bout de trois jours. Parce que pas prête. Là, je pense que ça y est. »

D'après une moyenne établie par les éducatrices, les femmes battues font six à sept allers-retours avant de quitter leur conjoint. Le déclic se produit souvent le jour où, comme cette jeune femme, il en va de leur vie.

Texte : Caroline MALCZUK.  
Photo : Stéphane GEUFROI.

(1) Pour préserver l'anonymat des femmes interrogées, les noms ont été changés.

Eufr-France du  
Mardi 14 avril 2015